LE DESSIN AU SECOND DEGRE

OU COMMENT ANNE-MARIE ET JANINE FURENT INTERVIEWEES PAR GERARD ET CE QUI EN RESULTA

Janine POILLOT
professeur de dessin en C.E.S.
Anne-Marie FRANÇOIS
professeur de dessin en C.E.T.
Interview de Gérard FRANÇOIS

G. — ***Pour quelqu'un qui entre dans votre classe, comment ça se présente ?***

J. — Il y a des gosses qui travaillent par terre, sur les murs, il y en a d'autres qui courent. Il y en a qui «patouillent» dans les lavabos, partout...

A.-M. — ... Qui travaillent la terre, le plâtre. Il y a ceux qui dessinent, qui sculptent... J'ai l'impression que l'atmosphère est un peu «fouillis» mais toute d'activité quand même.

J. — Et puis ce qui doit surprendre les gens : ils ne me trouvent jamais. Je lève la main : *«Je suis là, je suis là.»* Ça les surprend.

A.-M. — Mes collègues de dessin viennent souvent. En général, il faut qu'elles soient en plein milieu de la classe pour me voir ou pour que je les voie.

J. — Il n'y a pas de bureau. Le mien me sert uniquement à poser des matériaux, des bricoles.

A.-M. — Les tables sont dans tous les sens et leur place varie au gré des élèves ou du mien. J'ai mis le bureau vers l'entrée, ce qui fait une grande surface où les élèves peuvent travailler.
Je pense aussi qu'il y a un côté assez attirant par tout le nombre et la variété de dessins, de travaux qui sont dans la salle. J'ai le souvenir de la classe d'une collègue : il y a beaucoup de choses mais ça reste scolaire. Il y a de jolies choses, c'est bien présenté, c'est sur une feuille de papier de couleur avec des petits cadres d'une autre couleur mais c'est froid et l'affichage ne change presque jamais. Tandis que chez moi, l'autre jour, par exemple, deux élèves avaient terminé une énorme caricature, elles m'ont demandé des punaises et elles l'ont mise au mur. Les élèves que j'avais déjà l'année dernière ne me demandent plus de pouvoir afficher ; ils le font.

J. — Quand les enfants terminent un dessin, je leur dis *«Veux-tu l'afficher ?»* Ceux que j'avais l'an passé le font automatiquement, quand ils veulent.

A.-M. — Oui, ce n'est pas notre avis personnel qui compte, c'est celui des élèves. Je suis même quelquefois un peu honteuse de certains dessins affichés, mais je pense que ça leur est peut-être utile. Souvent, il y a une évolution du fait qu'un élève pas doué, mette un dessin au mur : il est tout content, il est tout heureux. Ainsi je pense à un exemple. L'année dernière, j'avais une élève vraiment pas douée et de plus très renfermée, très isolée des autres. Un jour, elle venait de terminer un dessin et j'ai vu qu'elle en était plutôt contente, alors je lui dis : *«Tu le mets au mur ?»* Ce n'était pas très chouette comme dessin, assez étriqué. Elle l'a donc affiché mais sans exprimer un sentiment particulier et puis voilà que cette année, il y a une «nouvelle» dans la classe que j'essaie d'encourager à se lancer. Alors l'autre lui dit : *«Tu vois, le dessin que j'ai fait l'année dernière, qui est affiché encore, eh bien j'osais pas et puis je l'ai fait quand même.»* Visiblement ça lui avait fait quelque chose.
(Voilà ce que j'ai dit, il y a trois semaines, quand Gérard nous a interviewées, et puis il y a quelques jours, cette élève me montre le dessin qu'elle vient de terminer : c'est drôle, plein d'idées personnelles, originales. Ce n'est pas le «chef-d'œuvre», mais quel changement par rapport à l'année dernière !)
Oui, le «beau dessin», ça n'existe pas dans nos cours.

G. — ***Le fait qu'ils affichent librement et que ce sont de grands élèves, ça pose des problèmes ?***

A.-M. — J'ai déjà eu des dessins de nus affichés. Ainsi l'an passé, le dessin de Jacques Zabeth : il y avait une femme nue, en face d'elle une espèce de personnage mi-vampire, mi-satyre, tous deux sur une grande croix horizontale en volume ; derrière la femme, un escalier et un bout de muraille et derrière une grande forme fantômatique. Il y a bien eu des remarques, des petits rires de la part des autres élèves... Ça leur semblait un peu bizarre mais je n'ai pas l'impression que ça les a tellement choqués. Et jusque là, je n'ai pas eu de problèmes avec l'administration.

J. — L'an passé, il y avait des gamins de quatrième qui avaient fait plein de croquis sur une grande feuille : des femmes... une ou deux étaient presque nues. Ils n'avaient pas osé les faire entièrement nues. Puis ils l'avaient affiché dans le fond de la classe et les gosses qui sont venus après, ont défilé devant. Certains ont ricané, d'autres ont trouvé bien, d'autres encore sont venus me demander ce que j'en pensais.

G. — ***Un élève qui veut travailler, comment ça se passe pour lui ?***

J. — Il n'y a pas d'atelier permanent pour le plâtre, pour la linogravure...

A.-M. — Chez moi non plus, parce qu'il y aura parfois cinq élèves qui feront du modelage, puis dix, puis quinze... Pour avoir des ateliers fixes, peut-être faudrait-il limiter le nombre de candidats dans chaque atelier. S'ils veulent faire du dessin, ils me demandent

du papier, le format, la couleur qu'ils désirent... et pour les gouaches et les encres, c'est dans le placard : ils vont se servir quand ils en ont besoin. Pour les autres matériaux, ils se servent ou me demandent.

G. — *Donc pas d'atelier permanent, sauf pour certaines choses ?*

A.-M. — Oui, sauf pour certaines choses.

J. — Par exemple, chez moi, quand ils veulent faire de la lino, si c'est la première fois, j'explique un peu ce qu'est cette technique, je montre le matériel et différents tirages réalisés les années précédentes (ceci afin qu'ils réfléchissent s'ils feront un tirage simple ou bien avec plusieurs plaques de lino). Dès qu'ils ont choisi, j'apporte du lino. Quand ils en sont au stade de la gravure, je fais un essai devant eux avec un grand nombre d'explications et de précautions... (Il y a deux ans, un «sixième» s'est entaillé la main : j'ai dû l'emmener à la clinique !!!)
Pour ceux qui savent se servir du matériel, j'emmène le carton où se trouvent les gouges, les manches, l'encre... Ils s'installent où ils veulent et se débrouillent.
Je ne veux pas laisser tout le matériel en atelier permanent, car je sais par expérience qu'il peut être saccagé, éparpillé, et... je ne peux pas toujours surveiller ces ateliers ; et à chaque heure, il y a gosses s'en vont, d'autres arrivent !
Même en rassemblant le matériel à chaque heure, il y a de l'encre gaspillée, des plumes cassées dans les manches... ou d'autres qui ont disparu.

A.-M. — Oui, ça m'est arrivé.

G. — *Vous croyez qu'on peut y faire quelque chose ? Ça vient de quoi, ça ?*

J. — C'est peut-être le seul endroit de l'école où l'on donne quelque chose, le seul endroit où ils peuvent manipuler quelque chose. Chez eux ils ne peuvent pas le faire, ils ne peuvent pas se servir de marteau, de cisailles, d'argile... alors ils se ruent dessus. C'est tout à fait normal comme réaction.

A.-M. — ... Et puis il y a des tas de choses qu'ils n'ont pas : par exemple, un cutter, c'est un joli petit outil, ils se laissent tenter. L'ennui c'est que quand on n'en a que deux ou trois, c'est embêtant d'en perdre un.

J. — Il faudrait aussi n'avoir aucun problème avec les femmes de ménage. Une fois, j'ai laissé l'atelier «terre» en permanence, les enfants ont bien rangé à chaque heure, mais jamais complètement. Dans ce cas, il suffit qu'il y ait un peu de terre sur le sol pour que toute la classe en soit enduite ; c'est comme le plâtre ! Ranger le matériel chaque fois que les enfants s'en servent, donne du travail, mais le soir, c'est à peu près correct.

G. — *Parce que vos classes sont des salles normales, au point de vue architecture ?*

J. — Oh oui ! C'est un cube, quoi, donc pas de petites alvéoles. Il vaudrait mieux évidemment qu'il y ait des endroits où l'on puisse faire n'importe quoi, où l'on s'essuie les pieds par exemple, avant de sortir, si on a fait du plâtre.

G. — *Il n'y a pas d'endroits avec du carrelage ?*

A.-M. — Chez moi, c'est un lino qui se déchire par endroits, surtout près du lavabo bien sûr, et c'est là que se trouvent la terre et le plâtre parce que c'est logique. Ça pose de sacrés problèmes de nettoyage !

G. — *Et les femmes de ménage ?*

A.-M. — Oh ! moi, j'essaie de discuter avec elles. Je leur dis : *«Ne vous cassez pas trop la tête, faites le ménage normalement, n'essayez pas de récurer à fond, demain ce sera pareil.»* Elles ne sont pas agressives, on discute volontiers, j'essaie d'entretenir des relations correctes. Et puis de toute façon ma salle n'est jamais vraiment sale, si ce n'est un peu de terre ou de plâtre, ou de l'encre renversée. Les élèves balaient volontiers. Mais je vois dans certaines classes, dans les études qui sont en face, qu'il y a des monceaux de papiers, de mégots de cigarettes. C'est vraiment sale. Et ça, je pense que les femmes de service s'en rendent compte.

G. — *Avec ce matériel et cette organisation, qu'est-ce que les élèves font ? Est-ce qu'ils savent tous quoi faire ?*

J. — Non ! S'il y en a un qui ne sait pas quoi faire, je vais vers lui et lui demande d'attendre que j'aie servi ceux qui veulent du matériel. Dès que je peux, je retourne vers lui et essaie de savoir ce qui l'intéresse. Il y en a à qui je parle pendant une heure : ils ne veulent toujours rien faire ! Alors je déballe des tas de *«machins»*... puis ils disent : *«Ah non ! ça ne m'intéresse pas !»* Quelquefois, ils ne me laissent même pas le temps de déballer ! Ça ne les intéresse toujours pas !

— *Tu sais ce que c'est que ça ?*
— *Non.*
— *Tu veux que je t'en parle ?*
— *Oui, oui.*

Alors je cours dans mon dépôt (où il y a le matériel), j'amène des travaux réalisés précédemment, je lui montre. S'il est vraiment intéressé, je lui fais une petite démonstration... S'ils ne sont toujours pas intéressés, je leur dis : *«Réfléchis ! la semaine prochaine ça ira peut-être mieux !»*

Les années précédentes, de temps en temps, quand l'occasion se présentait, ou bien au début du cours, je demandais à tous d'écouter et je leur expliquais une technique ou je leur proposais une discussion sur un thème, solution de facilité et de prof traditionnel ! car tous n'étaient pas forcément concernés ; souvent c'étaient des techniques que beaucoup désiraient connaître. Cette année, j'ai demandé à chaque classe s'ils préféraient cet ancien système ou bien s'ils préféraient que j'explique par petits groupes (pour les élèves intéressés).

A.-M. — J'essaie individuellement de les accrocher à certains sujets, ceux qui n'ont pas d'idées et il y en a pas mal. Et puis il y a en plus un petit fichier où je colle des photos, des petits dessins que je trouve dans des revues : il y a des photos de paysages, d'animaux, de jeux d'échecs, de sculptures africaines... des tas de *«trucs»* comme cela. Si certains élèves n'ont pas d'idées, ils peuvent alors regarder. Ce système-là a un inconvénient : c'est la tentation de reprendre ce qu'il y a sur la fiche. Je leur dis souvent : *«C'est un point de départ, mais à partir de là vous transformez à votre guise.»* Malgré tout c'est une solution de facilité, la copie !

De toute façon, je crois que quand on les laisse libres, il y a certains élèves qui n'arriveront pas à s'en sortir, à oser faire quelque chose d'eux-mêmes, du moins pendant un temps. Ils prendront n'importe quoi, ou bien ils piocheront dans des revues de journaux qui traînent dans la classe. Là ce sera pire : ce seront des copies de Walt Disney, de titis...

Après coup, quand ils sont partis sur une copie, j'essaie de leur suggérer une technique qui a, je sais, de fortes chances de transformer ce qu'ils sont en train de faire : par exemple, l'an passé, j'avais suggéré la peinture au couteau. Comme cette technique ne permet pas certaines finesses, ils étaient obligés de modifier leur dessin, ce qui les amenait à une expression plus personnelle.

J. — Il y a deux jours, j'ai montré à des «sixième», comment peindre avec un morceau de carton. Pour expliquer cette technique, j'ai dessiné un visage, comme j'aurais pu faire tout autre chose ; beaucoup furent emballés par cette technique. Je leur ai dit qu'avec ce morceau de carton, ils pouvaient créer des paysages, des objets, des motos, des voitures... Bref, tous ceux qui ont peint avec un carton, ont fait des visages ! le visage que j'avais fait ; aucune modification dans la façon de traiter la bouche, les cheveux... L'enfant qui a une imagination très limitée, a tendance à tout copier : ce que tu fais, ce qui est affiché... tout ce qui leur plaît ou qui fait de l'effet !

A.-M. — C'est sûr. Par exemple, la série de têtes de mort que j'ai eue l'année dernière. S'il n'y avait pas eu, dans la classe, celle qui avait été faite par un élève d'il y a deux ans, personne n'aurait eu l'idée de faire ça, peut-être. Et puis ça a démarré et il y a eu une dizaine, une quinzaine d'élèves qui ont fait des têtes de mort.

G. — *Et ils ont fait tous quinze fois la même tête de mort qui ressemblait comme deux gouttes d'eau à celle qui était dans la classe ?*

A.-M. — Non ! il y a eu une évolution jouant sur les couleurs, sur les formes, ça ne ressemblait même plus du tout à des têtes de mort, certaines, c'était vraiment tout à fait transformé. Alors c'est pour ça, je pense que quelquefois quand ils n'ont vraiment pas d'idées, on peut les laisser partir sur quelque chose comme une copie et après, peut-être, essayer de faire dévier un peu.

J. — Quelquefois, lorsqu'un élève, Thierry par exemple, reproduit un dessin d'un livre, j'essaie de lui faire comprendre que ce dessin est celui de M. Machin et qu'il serait sans doute plus intéressant qu'on puisse dire : c'est le dessin de Thierry. «Le dessin que tu copies est peut-être bien dessiné, bien peint... mais toute création, la tienne aussi, a une très grande valeur, imprégné de la personnalité, des sentiments de celui qui l'a fait ; même si cette création est malhabile.»

A.-M. — Je leur dis ça aussi : que j'attache beaucoup plus d'importance, même si c'est moins réussi, à une création

personnelle qu'à quelque chose qui est copié tout bêtement. Ce qu'il y a, c'est qu'avec les bandes dessinées, les Titis... il n'y a pas tellement possiblité d'y mettre sa personnalité.

J. — Beaucoup hésitent à dessiner ou à peindre : «J'sais pas dessiner...» Toute l'année je leur fais comprendre, et surtout en ce début d'année, que je m'en fiche finalement qu'ils soient doués, soit-disant, ou pas doués, habiles ou non ! Qu'ils sachent bien dessiner ou pas du tout, ça m'est complètement égal, que tout le monde est capable de faire quelque chose d'intéressant. Tout dessin a une grande importance et souvent une grande richesse de sentiments, même si le dessin est un peu plus malhabile que celui du voisin. Et puis ce que pense ce voisin de notre propre travail, est-ce que cela a une importance ? Est-ce qu'il est vraiment capable de savoir ce que l'on a voulu exprimer ?

A.-M. — Je le souligne ça aussi, pour qu'ils se sentent un peu plus à l'aise ; et puis je leur dis : *«Moi, je ne mets pas de notes. Bon ! je suis obligée d'en mettre une, pour l'administration, mais enfin on voit ça ensemble à la fin du trimestre et puis je ne note pas le résultat. Si vous avez fait un travail, ou si vous vous êtes lancés dans quelque chose que vous n'aviez jamais fait, il y a peut-être des chances pour que le résultat ne soit pas formidable, mais c'est l'effort que vous avez fait, de recherche et tout ça... qui pour moi compte beaucoup plus.»* Alors je pense qu'ils arrivent à comprendre mais ils ont quand même, encore après ça, du mal à sortir un peu de leur peur de mal faire.

J. — Hier, j'ai eu une classe de cinquième, avec qui je travaille pour la seconde année en collaboration avec le professeur de français. Dans cette classe il y avait déjà l'an passé, un groupe de filles qui avait souvent refusé de participer aux travaux communs. Hier encore, alors que d'autres avaient choisi d'illustrer des contes réalisés en français, elles ont refusé, prétextant : *«De toute façon, j'sais pas dessiner.»* Je leur ai alors fait remarquer que ce n'est pas bien grave, et que tout le monde peut faire des progrès ; d'ailleurs, je peux sans doute régler certains problèmes. J'ai ensuite sorti des petits livres russes, tchécoslovaques, très bien illustrés, je les ai feuilletés devant elles en faisant remarquer les différences de présentation, les formes : peu de détails, recherche de simplicité... les couleurs du fond, des éléments importants, le rendu des matières, les contrastes, les harmonies colorées... La première vue de ces livres a soulevé des ah ! d'admiration, et puis les explications leur ont sans doute montré qu'en réfléchissant à une présentation, en apportant quelques couleurs à des dessins simples, ils est possible d'arriver à réaliser quelque chose.

Bref, après une heure d'analyse à partir de ces petits livres, elles décidèrent de se lancer.

Je reprends ce texte plus d'un mois après l'interview : les petits livres illustrant les contes sont très avancés. Il y a eu des maladresses, ce qui est normal, que des conseils techniques ont arrangées — exemple : volumes des meubles, mouvements des personnages, différences physiques entre une jeune personne et une moins jeune, perspective... — mais surtout elles ont repris confiance en elles, elles dessinent sans peur, pratiquement. Quand quelque chose les arrête, elles viennent me demander conseil.

A.-M. — Je crois qu'il faut parfois dépenser des trésors de paroles, de patience, pour arriver à ce que les éléves démarrent ; il y en a qui sont vraiment bloqués, qui n'osent pas se lancer. Ainsi en début d'année, quatre élèves de seconde (section B.E.P.) se sont mises à faire du modelage, les quatre ont fait des cendriers... le petit cendrier, quoi, sans beaucoup de recherche. Je les ai laissées faire parce que c'était mon premier contact avec elles, mais enfin j'aimerais bien qu'elles aillent un peu au-delà. Est-ce que je dois les laisser faire comme ça ? Mais je les ai combien de séances dans l'année, ces filles-là. J'ai compté, je les ai treize séances de deux heures. Alors on n'a pas le temps, si tu veux, de leur laisser faire le tâtonnement, de leur laisser faire l'évolution naturelle, en quelque sorte. Tu as les mêmes problèmes, toi Janine. Surtout que l'année suivante on est même pas sûre de les retrouver ces élèves-là. Alors quand même en discutant, en parlant, j'essaie d'accélérer l'évolution, j'influence, c'est sûr, pour essayer d'aller un peu plus vite.

G. — ***Pour vous, qu'est-ce que c'est un beau dessin ?***

J. — Je ne sais pas vraiment s'il y a de beaux dessins : c'est si difficile de savoir ce qu'un élève a voulu exprimer. Au moins si le gamin s'est libéré carrément, s'il a fait vraiment des choses personnelles où il s'est défoulé... si ça lui plaît, eh bien je pense que c'est un bon dessin.

A.-M. Il est sûr que, soi-même, il y a des dessins que l'on trouve plus chouettes que d'autres.

J. — Oui, mais ce n'est pas notre goût personnel qui compte.

G. — ***Mais il y a des expositions, des revues où on fait paraître des dessins d'enfants. Qu'est-ce que vous en pensez ?***

J. — Cela dépend si l'exposition est entièrement faite par le prof, c'est-à-dire s'il ne met que des choses qu'il aime lui. Pour nous, ce n'est pas ça. Notre goût personnel, finalement ne compte pas. C'est ça que tu veux dire ?

G. — ***Je ne sais pas. Mais tu vas à un stage, un stage Freinet, par exemple, on te dit : «apporte des dessins». Qu'est-ce que tu apportes comme dessins ?***

A.-M. — Il y aura, c'est sûr, des dessins que j'aime bien, mais il y aura aussi des travaux qui sont intéressants par l'évolution qu'ils représentent chez les gamins qui les ont faits. On fait nous-mêmes notre sélection et c'est ça qui m'agace, moi, dans les expositions, ce reflet faussé de ce qui se passe dans nos classes. Tout le cheminement des élèves disparaît.

J. — Au congrès de Bordeaux, Bernadette Main et Annne-Marie Forestier ont exposé des travaux justement, pas du tout léchés (je ne les ai pas vus, hélas !). Ces travaux reflètent, je crois, le premier jet, tous les problèmes qui préoccupaient les auteurs à ce moment-là. Ces réalisations-là, sont à mon avis, beaucoup plus significatives de notre travail à nous, profs de C.E.S. ou de C.E.T. Je regrette qu'il n'y ait pas plus de collègues qui réagissent dans ce sens. Le jour où l'on verra dans nos revues des sexes ou de la violence, des choses qui font mal à voir, quelquefois, nous auront fait un grand pas. Il y en a qui crieront au secours sans doute, mais pourquoi ne pas révéler les vrais problèmes ?

A.-M. — Et même à un certain âge, il y a des élèves qui se refusent à faire beau comme toi, prof, tu aimerais peut-être inconsciemment que ce soit, qui iront même jusqu'à démolir ce qu'ils viennent de faire parce que ça a l'air de plaire au prof. Ça m'est arrivé récemment. Ça a été un peut dur sur le moment mais enfin je me suis dit que c'était une réaction saine car quoi qu'on dise, quoi qu'on essaie de faire, nous ne sommes pas nous-mêmes libérées de certaines idées préconçues sur «l'art». Et de toutes façons, la notion de beau peut être très différente suivant les caractères, les tempéraments. Ce n'est pas à nous de juger. Ce qui est important c'est le plaisir que les élèves peuvent trouver à faire quelque chose et c'est ça que l'on peut chercher à introduire dans nos classes.

J. — Pendant deux ans, j'ai eu un garçon très maladroit ; la première année il n'a pas fait grand chose si ce n'est que d'embêter les autres. Par contre l'an passé, il a réparé un moteur de mobylette, puis il a fait une boîte, une boîte où viennent nicher les oiseaux. Imaginez un gosse qui ne sait pas scier droit, pas prendre une mesure sans se tromper et qui ne fait pas d'économie de clous !

Quel ravissement devant sa boîte ; il l'a pendue à l'extérieur de l'une des fenêtres. Il y a mis du pain. Pendant un mois, chaque jour, il est venu voir si des oiseaux y avaient élu domicile.

Les pauvres petits oiseaux, ils ont dû être affolés par cette boîte et préférer un bon petit nid douillet. Je ne lui ai jamais dit ! et un jour, en conseil de classe, avec les représentants des élèves, on m'a demandé ce que je pensais de lui. J'ai dit que je le trouvais très intéressant, qu'il avait plein d'idées, que ça allait beaucoup mieux, qu'il travaillait davantage (car l'année dernière, il ne fichait carrément rien). Et puis on m'a demandé : *«Est-ce qu'il est habile ?»* Oh ben, j'ai dit : *«Non ! ce qu'il fait c'est maladroit comme tout, par exemple, il a fait une cage à oiseaux ; elle est moche comme tout.»* J'ai alors réalisé qu'il y avait les deux représentants des élèves : *«Vous ne lui direz surtout pas.»* Les parents étaient là aussi. Tout le monde a ri. Il n'a jamais dû le savoir parce qu'il ne s'est jamais découragé, tu vois. Il est reparti de plus belle, tout heureux, tout content. Il avait fait une cage à oiseaux, peut-être mal foutue, mais...

A.-M. — ... Il avait réalisé quelque chose. Quand ils ont envie, peu importe si c'est beau ou non.

G. — ***L'autre jour on discutait au stage : il y a des gens qui disent que dans le mouvement Freinet, finalement la sexualité ne sort jamais. Eh bien, comme vous êtes profs de dessin, on devrait voir des zizis, on devrait voir des tas de trucs. Est-ce que la sexualité sort d'une manière ou d'une autre pendant votre cours, pas forcément sur les dessins, d'ailleurs ?***

J. — Au début de l'année, ça ne sort pas, mais après, oui, ça finit par sortir.

A.-M. — Dans la section des cuisiniers, l'an dernier, une classe de troisième année, de dix-huit garçons et cinq filles, parfois je retrouvais Denise assise sur les genoux de l'élu de son cœur mais sans provocation, très gentiment. Au bout d'un moment, elle retournait à son dessin. Dans la même classe, Guy, orphelin de père et de mère, très instable, il ne pouvait rester longtemps à la même place. De temps en temps il allait vers les filles, les prenait par le cou, leur faisait des bises ; par plaisir sans doute mais aussi par besoin que je fasse attention à lui.

J. — Un jour un groupe de filles a voulu qu'on danse et puis comme il n'y avait pas assez de garçons qui voulaient y aller, elles ont dansé entre filles.

A.-M. — Et lorsqu'il y a quinze jours, les élèves se sont fait des maquillages avec les fards de théâtre que j'avais apportés, il n'y avait pas de glaces dans la classe, alors elles se sont mises deux par deux. C'était touchant de les voir, l'une assise sur les genoux de l'autre en train de se maquiller. C'était presque comme une caresse.

J. — Il y a des choses beaucoup plus évidentes au point de vue sexualité. L'année dernière un petit groupe de gamins de 5e ont d'abord fait des tas de constructions et puis finalement c'est devenu un prétexte à l'acte sexuel. Ils ont violé leur masque qui ressemblait vraiment à un sexe masculin ; cela dura plusieurs semaines, ils étaient tout contents de s'exciter sur leur petit machin. Et il y avait toute une bande d'autres élèves qui s'affolaient, qui se demandaient pourquoi ils faisaient ça et pourquoi je ne l'interdisais pas. Ils ne le disaient pas, mais ils devaient penser : *«oh ! les cochons»*.

A.-M. — L'année dernière, deux garçons voulaient faire une femme en sculpture. Ils étaient partis sur une armature en fil de fer sur laquelle on met du plâtre, mais pour certains détails quand même ils étaient un peu embêtés, tu vois, parce qu'une femme nue, à dix-huit ans, ils en avaient peut-être déjà vu, du moins je pense, mais il y a des choses si tu ne les a pas observées en vue de les reproduire dans un dessin ou une sculpture, c'est difficile. Alors à plusieurs reprises, ils ont invité les filles de la classe à se mettre à poil... et leur professeur aussi.

J. — Qu'est-ce que tu leur as dit...

A.-M. — Que ce n'était pas très possible vu les conditions. D'ailleurs ils avaient posé ça sous forme de plaisanterie.

G. — ***Travailler comme ça, qu'est-ce que ça peut apporter pour vous : ce que ça peut avoir de désagréable, d'agréable ?***

J. — Ce qu'on pense de notre boulot ?

G. — ***Oui, vous, comment vous ressentez-vous devant votre bazar ?***

J. — D'abord, on est complètement crevée, mais moi je sais que je continue à le faire parce que ça m'apporte énormément de choses, ça me remue sans arrêt, ça me fait me poser des tas de questions et puis je sens les gamins tellement à l'aise que finalement, bon, pour moi, c'est ça l'essentiel. Alors évidemment il y a des inconvénients : d'abord on est complètement en marge, si on veut, par rapport aux autres professeurs qui nous prennent pour des farfelus...

A.-M. — ... Remarque, ça passe parce qu'on est les profs de dessin.

J. — ... Et puis les élèves arrivent trop souvent dans nos classes complètement surexcités, sous pression. Ils en profitent, puisqu'on «accepte» beaucoup de choses, pour se défouler ; ce qu'ils n'ont pu faire aux cours précédents, au contraire. Ils sont toujours sous le coup de l'interrogation précédente ou à venir. Evidemment l'ambiance est chaude dans nos classes, leur première réaction inconsciente ou non : oh ! un prof qui ne dit pas grand chose ! Profitons-en pour se libérer ; il y a de quoi faire du bruit avec des marteaux et des clous et puis si on casse, bof... c'est pas nous qui payons, de toute façon elle n'y verra rien. Et en plus on peut parler ! Ah dis donc, qu'est-ce qu'on en a à se dire !

Nous voilà donc, nous, profs de dessin «farfelus» au milieu d'un beau tintamarre. Il y en a qui courent, d'autres qui se battent, qui esssaient une prise de karaté ou de judo, histoire de se faire la main ou le pied, d'autres qui se défoulent sur l'établi ou avec des boîtes de conserves.

Il va nous falloir un moment, au début de l'année, pour leur faire comprendre que c'est bien beau de se défouler, de se battre, de crier... qu'ils ne sont pas que cinq ou six. Quand ce sont des classes dédoublées, on a la chance de n'en avoir que dix-sept ou dix-huit mais il arrive trop souvent que l'effectif dépasse les trente-quatre.

A.-M. — Et en plus comme si ce n'était pas suffisant, certains quand ils ont permanence viennent terminer un travail sans s'occuper s'il y a trop de monde ou pas.

J. — Pendant quelques mois ce sera l'heure unique de la semaine où on va rigoler un bon coup ; pour eux car pour nous à chaque heure c'est le défilé. Et puis un jour, ils s'apercevront peut-être qu'il y a une façon plus intelligente de s'organiser et de faire quelque chose d'intéressant. Ce qui n'empêche que même à ce moment-là le bruit des bavardages, des gosses sans cesse sur nos talons à demander un conseil, un encouragement, des matériaux, des tabourets, des tables, monte, monte, MONTE, à croire que quelque chose va exploser, la classe, notre tête, notre équilibre sûrement.

Quelquefois entre le défilé de deux classes, alors qu'il faut ranger à toute hâte, en prenant de multiples précautions, qu'il faut ressortir du matériel pour les autres, on a juste le temps de prendre une petite bouffée de «calme» ou de «plus calme». Et voilà c'est reparti avec les excités qui arrivent à grandes enjambées ! Ils ne courent pas ainsi en maths ou en français ; si, ça arrive quand ils sont en retard.

Les récréations ? Moi je ne connais pas ! Mes gamins rangent au dernier moment et ils en profitent pour traîner davantage ; et il y en a toujours une dizaine qui attendent dans le couloir pour venir discuter ! Ils sont bien gentils, les chers petits, mais quelquefois j'aimerais bien les envoyer paître, rien que pour être tranquille cinq minutes. Mais alors, ma belle pédagogie, tous les efforts que j'ai déployés jusqu'à présent deviendraient inutiles. Et quand par hasard je rencontre un prof : *«oh, on ne vous voit plus»*, j'ai envie de répondre : *«venez donc voir ce qui se passe aux récréations, «j'éponge», j'essaie d'amortir tout ce que notre beau système démolit»*.

A.-M. — C'est vrai, chez moi aussi c'est bruyant et tout, et quelquefois on en a marre de sentir qu'on sert de soupape aux besoins des enfants, on en a marre de voir que c'est le seul endroit où ils puissent se défouler un peu et qu'à cause de cela on ne peut pas aller aussi loin que l'on voudrait avec les gamins. Mais je sais aussi que je ne pourrais plus revenir en arrière car je suis beaucoup plus heureuse qu'avant quand je faisais de façon beaucoup plus rationnelle. Je me sens plus détendue, Mes rapports avec les élèves ne sont plus du tout les mêmes, je sens la classe vivre. Avant j'avais l'impression de porter un masque et ça, ça m'a empoisonnée pendant des années cette impression d'être obligée de porter un masque quand tu arrives en classe. Alors maintenant j'ai plus du tout cette sensation et j'ai pas envie de le remettre ce masque.

J. — Il y a une chose qu'on m'a dite plusieurs fois et qui m'a fait plaisir, voilà, c'est que «tu es naturelle». Et les gosses ils le sentent ça.

A.-M. — Parfois aussi quand je pense aux classes Freinet du primaire, je me dis que ma classe est mal organisée, que c'est un peu la pagaille, que les élèves sont trop dépendants de moi. C'est pour ça, en partie, que j'avais pensé à des fiches, des fiches un peu techniques, des fiches de pistes d'idées, de trucs comme ça, qui permettraient de dépanner des élèves quand moi je ne suis pas disponible. Ils auraient ainsi un endroit où retrouver un renseignement, une idée, parce qu'ils se trouvent arrêtés à telle étape de leur travail. Ce serait pour moi, en quelque sorte un moyen de rendre les élèves un peu plus autonomes, qu'ils ne comptent plus constamment sur le prof pour les dépanner et ainsi me permettre d'avoir plus de temps à consacrer aux élèves qui ont le plus de problèmes.

A.-M. — Notre discussion a eu lieu vers la mi-octobre et reflète un peu je pense, le découragement qui nous prend vers cette époque lorsque l'on voit l'état des gamins qui arrivent dans nos classes. Mais peu à peu tout de même, l'atmosphère se transforme et dans le courant de l'année, il nous arrive d'avoir des satisfactions très fortes.

J. — Oui, c'est souvent déprimant tout ce bazar, ces enfants qui nous arrivent complètement bloqués et qui mettent souvent plusieurs mois pour nous comprendre, nous faire confiance. Mais comme c'est encourageant le jour où une petite étincelle créatrice passe dans la tête de l'un d'eux. Comme c'est enthousiasmant de vivre avec eux, en témoin, en complice leurs premières vraies créations, leur libération. Ce sont des heures inoubliables ; on est heureux de se retrouver, de se replonger dans cette ambiance, bruyante, fatigante, bien sûr mais qui nous donne envie de continuer.